

synonyme de cause inconnue ; les superstitions populaires le multiplient, et le matérialisent en raison du degré d'ignorance des lois et procédés de la nature. Etant donnée la confusion qui règne, même chez les médecins indigènes, dans la nosologie, la méconnaissance absolue de la pathogénie, il n'est pas surprenant de voir attribuer exclusivement à des esprits la succession des maux qui peuvent frapper une même demeure et généraliser les mesures prises pour éviter ces maux conformément à l'idée admise de leur cause.

Je tiens de M. Bons d'Anty que ces superstitions et les cérémonies d'exorcisme auxquelles elles donnent lieu sont particulières à ces régions du Quang-Si. Les Chinois eux-mêmes les raillent, et un auteur chinois parlant des habitants de cette contrée dit : *« quand ils sont malades, ils n'appellent point le médecin, mais font venir une sorcière. »*

La science médicale des Chinois.

PAR M. le D^r MATIGNON

Médecin de la Légation de la République française en Chine.

Les Chinois en sont encore aux principes élémentaires des peuples primitifs. Et ceci, surtout parce qu'ils ne sont que des observateurs superficiels. Ils ont fait de la médecine une science en quelque sorte spéculative. Leurs théories ne reposent sur aucune base solide, l'observation des phénomènes vitaux étant toujours insuffisante et très souvent fautive.

Jamais un médecin chinois n'a fait de dissections. Tout ce qu'il sait de l'anatomie, il l'a appris par des tableaux plus ou moins fantaisistes reproduits, avec quelques variantes, depuis des siècles, et dans lesquels nerfs et tendons, veines et artères, sont confondus. Le crâne est un seul os, ainsi que le bassin, d'ailleurs. Le nombre des côtes est des plus variables. Entre l'avant-bras et le bras, on voit une sorte de rotule. L'intestin grêle communique avec le cœur. Le colon, qui a seize circonvolutions, débouche dans le poumon.

La physiologie n'est pas soupçonnée. Les fonctions du cœur, du cerveau, du rein, du foie sont lettre morte pour les Chinois, eu égard à nos connaissances tout au moins, car ils ont, de leur côté, des idées tout à fait personnelles à ce sujet. Le cœur est le prince du corps. Avec le creux de l'estomac, il est la source d'où dérivent les idées et les plaisirs. L'âme siège dans le foie, et de cette glande partent les sentiments nobles et généreux. La vésicule biliaire est le réceptacle du courage ; on est timide ou belliqueux suivant son siège. Son ascension, dans le corps, cause l'excès de colère. Les Chinois se doutent à peine de la circulation, sans quoi ils n'auraient pas cette théorie invraisemblable des soixante-quatorze variétés de pouls perçus en même temps chez le même sujet. Ils ne savent pas que les veines ont des valvules, et ne connaissent pas le rôle des capillaires pulmonaires, dont ils ignorent probablement l'existence. Leurs diagrammes de la circulation sont ultra-fantaisistes et rarement deux se ressemblent.

Leurs notions histologiques peuvent se résumer ainsi : le corps est composé de cinq éléments : feu, eau, métal, bois et terre, lesquels ont des rapports (exactement : *sont en harmonie*) avec 5 plantes, 5 goûts, 5 couleurs, 5 métaux, 5 viscères solides. Les maladies résultent de la perturbation de l'harmonie de ces 5 éléments ; mal-

gré de nombreux efforts, je n'ai pu parvenir à saisir les harmonies existant entre éléments aussi dissemblables.

Fort heureusement les Chinois ont la plus souveraine horreur pour la chirurgie, car on ne voit guère des médecins, ayant des idées anatomiques aussi vaguement rudimentaires que celles que nous venons d'exposer, tentant des opérations sur leurs patients.

L'appréhension des Chinois pour le bistouri ne résulte pas précisément de la crainte de la douleur. Elle est plutôt un effet de certaines idées morales de ce peuple relatives à la piété filiale. Tous les philosophes, depuis Confucius, ont propagé cette idée, qui a pénétré dans toutes les classes de la société, que toute atteinte portée à notre corps (plaie, blessure, etc.) était une insulte faite à la piété filiale. Notre corps étant la plus précieuse chose que nous tenions de nos ascendants, nous ne saurions trop veiller à le conserver intact. Les nombreux clients qui viennent à l'hôpital français ne se soumettent pas très volontiers aux opérations, et encore, dois-je leur promettre qu'ils pourront emporter les tumeurs ou les membres que je pourrai bien leur enlever. J'ai déjà parlé ailleurs (1) du soin pieux avec lequel les eunuques conservent, en bocal, leurs parties sexuelles, pour qu'elles soient inhumées avec eux et qu'ils puissent de la sorte se présenter entiers dans l'autre monde.

Le médecin chinois ne pratique pas d'opération, au sens propre du mot. A l'acupuncture et à l'ouverture de quelques abcès se limite la thérapeutique chirurgicale sanglante.

La trousses d'un chirurgien de l'Empire du milieu se réduit à peu près à ce qu'était, il y a cinquante ans, celle de nos vétérinaires de campagne. Le pédicure chinois — homme d'une habileté rare — a un arsenal beaucoup mieux fourni que le chirurgien. Tous les instruments que j'ai pu me procurer, grâce au concours d'un confrère céleste fort dévoué, arrivent au chiffre de 36.

Voici d'abord deux *abaisse-langue*, l'un droit, l'autre courbe, formés par une mince lame de fer; instruments peu pratiques, car la petitesse du manche ne permet pas aux doigts de prendre un appui solide.

Un instrument original et assez pratique est *l'ouvre-bouche*, qui comporte deux pièces. L'une est un demi-cylindre de fer de quinze centimètres de longueur, de deux centimètres de diamètre, mousse à ses deux extrémités. Celle-ci est appliquée sur la langue par sa partie convexe. On fait glisser dans la partie concave la deuxième partie de l'instrument, qui n'est au fond qu'un abaisse-langue courbe; celle-ci écarte les arcades dentaires. L'examen de la gorge est assez fréquemment pratiqué, et le *tube à insufflation* pour poudres médicamenteuses est d'usage courant, surtout dans la diphtérie (2). Ces tubes sont en fer, de la grosseur d'un crayon et longs de dix-huit à vingt centimètres.

Les *aiguilles à acupuncture* sont petites, grandes ou très grandes. L'acupuncture est très en faveur chez les Chinois, et le nombre des affections dans lesquelles on l'emploie, considérable: fractures et constipation, choléra et ophthalmies. On ne pique pas au hasard, et

(1) MARCUSON, *Les esnaques de Palais impérial*, in *Archives cliniques de Bordeaux*, mai 1896.

(2) MARCUSON, *Un traitement chinois de la diphtérie*, in *Bulletin général de Thérapeutique*, 30 août 1895.

les points de ponction sont déterminés pour chaque affection. Il y avait autrefois, dans l'ancien Collège impérial de médecine, un mannequin de bronze portant un nombre considérable de trous, lesquels correspondaient aux points de ponction chez le vivant. Au moment de l'examen, le mannequin était recouvert de papier et le candidat, interrogé sur l'acupuncture, devait avoir suffisamment présente à l'esprit la topographie de tous ces orifices pour introduire, au travers du papier, sans la moindre hésitation, son aiguille dans celui de ces orifices correspondant à la maladie, sujet de l'interrogation.

J'ai pu me procurer treize variétés de *bistouris*, de formes les plus diverses et d'usages fort restreints, car leur rôle principal consiste à ouvrir des abcès.

L'ouverture de ces derniers nécessite souvent l'emploi de la sonde cannelée, qu'il serait plus exact d'appeler sonde *annelée*. Elle consiste, en effet, en une tige de fer de la dimension d'une forte aiguille à bas, dont l'une des extrémités, aplatie, est repliée en forme de faucille. L'anneau incomplet, ainsi obtenu, est appuyé sur l'abcès à inciser. Sous l'influence de la pression, la peau s'engage en partie dans l'anneau et proémine légèrement au-dessus des bords de ce dernier : c'est alors qu'on donne le coup de bistouri.

Les *écarteurs*, *ciseaux*, *pinces*, dont l'une est à verrou, ne présentent rien de particulièrement intéressant.

Les *confères*, en forme de petites pelles, rappelant beaucoup les instruments employés pour l'obturation des dents au ciment, sont peu utilisés.

Les spéculums, forceps ne sont point connus. Il en est de même des *cathéters urétraux*. Il existe cependant de petites bougies, en plomb, longues de quelques centimètres, terminées par une tête de clou, qui servent à lutter contre l'atrésie du canal des éunuques (1).

Le massage est connu en Chine depuis la plus haute antiquité. Il consiste surtout en frictions superficielles ou profondes, faites soit avec la main, soit avec une pièce de monnaie. Dans la méthode dite « Koung-fou », au massage on joint le martelage du muscle et de l'os, fait au moyen de petits *maillets de bois* ayant, l'un, un pied de long sur six pouces de circonférence, et l'autre, six pouces de longueur sur un demi-pouce de diamètre.

Tous les instruments de chirurgie chinois sont d'une exécution particulièrement grossière (2).

La pharmacie dans l'empire chinois

PAR M. H. MARCALHOU-D'AYMÉRIC,

Pharmacien de 1^{re} classe à Ax-les-Thermes (Ariège),

Ancien Président de la Société de pharmacie du Sud-Ouest (3).

Les Chinois possèdent dans les grandes villes de l'empire des établissements analogues à nos pharmacies et drogueries : mais ce sont plutôt des boutiques à médecines.

A Tien-Tsin, ville de 950.000 habitants, il existe, en dehors des officines indigènes, des maisons de pharmacie et droguerie tenues par des étrangers, qui sont des succursales de produits chimiques

(1) La gravure se trouve dans ma monographie des eunuques.

(2) Extrait des *Archives cliniques de Borleaux*.

(3) Extrait de la communication de la séance du Cinquantenaire de la fondation de la Société de pharmacie du Sud-Ouest, publiée par les *Archives de thérapeutique*.

anglais et français de Hong-Kong. Ces maisons sont autorisées également à exercer leur commerce sans difficulté, dans les ports ouverts par un traité.

A Chang-Haï (que les Anglais écrivent Shang-Haï), ville de 355.000 hab., port le plus important de la Chine, tous les magasins de pharmacie et de droguerie, tenus par des indigènes ou des étrangers, doivent remplir les prescriptions médicales, considérées comme la propriété du client. Habituellement, aucun remède préparé, ni aucune drogue, ne sont vendus en dehors de ces mêmes officines, approvisionnées surtout de produits anglais et américains. On fait une grande consommation de quinine et de toute sorte de remèdes toniques et fortifiants. Les changements subits et extrêmes de température, les fortes chaleurs de l'été, la grande somme d'humidité qui règne durant toute l'année et la mauvaise habitude qu'ont les Chinois d'entretenir dans leurs maisons une chaleur artificielle pendant la saison froide, tout cela provoque des maladies des bronches très fréquentes, pour lesquelles la médecine chinoise a une foule de remèdes. Beaucoup de pharmacies chinoises vendent la contrefaçon des spécialités (*proprietary medicines*) et des parfums étrangers, car il n'existe pas de traité pour la réglementation de la vente de ces produits spéciaux.

..

L'exercice de la pharmacie est libre et n'est soumis à aucune formalité légale. Il n'existe encore aucune école de pharmacie où il soit possible d'apprendre l'art de préparer les médicaments. Aucun diplôme n'est exigé par le gouvernement, et chacun a le droit d'avoir une officine ouverte sans avoir fait de sérieuses études préalables.

Il existe bien à Pé-King un comité central d'examineurs devant lequel les pharmaciens ou plutôt les vendeurs de remèdes sont supposés devoir être interrogés; mais la formalité de l'examen est facultative, et si quelque candidat se présente devant le comité, il est toujours admis.

Comme il faut posséder certaines notions de thérapeutique et de matière médicale indigène, engager une certaine fortune dans le commerce et savoir écrire la langue officielle, ce qui n'est pas permis pour tous, les officines se transmettent de père en fils dans des conditions qui interdisent au premier venu l'exercice de la pharmacie.

Le pharmacien chinois (si l'on peut le dénommer ainsi) est, dans les petites villes, par le fait de sa position, l'un des principaux lettrés de la cité.

Dans les grandes villes, les officines sont ordinairement bien tenues. « Le local d'une pharmacie qui a de la réputation est divisé en général en deux compartiments: l'un destiné à recevoir les clients, l'autre réservé au pharmacien et à ses élèves. Ces deux compartiments sont séparés par un comptoir qui occupe toute la longueur de l'officine.

« Les substances médicales sèches sont toutes renfermées dans des tiroirs, s'ajustant les uns au-dessous des autres dans une boiserie qui fait le tour de la partie du local non réservée au public. L'étage supérieur de cette boiserie est destiné aux potiches et autres vases en porcelaine ou en verre dans lesquels sont ren-

fermés les conserves, les électuaires, ainsi que les poudres pharmaceutiques.

« Selon l'aisance et la fortune du pharmacien, la boiserie est confectionnée en bois de chêne, de pin ou de frêne, et quelquefois en bois de rose. La surface extérieure en est souvent peinte et vernissée. Des étiquettes en papier jaune ou rouge sont collées sur le devant de chaque tiroir et indiquent le contenu de chacun d'eux. Dans l'arrière-pharmacie se trouvent ordinairement les magasins et les laboratoires, où tout est bien rangé avec ordre et méthode. Lorsqu'un client, porteur d'une ordonnance d'un médecin, se présente dans une pharmacie, celui-ci, après les saluts d'usage, est invité à s'asseoir par le chef de la maison. L'ordonnance, étant lue, est déployée sur le comptoir et maintenue par un presse papier. Alors le pharmacien ou son élève pèse chaque substance devant le client, en fait des paquets séparément, et il a le soin d'indiquer sur chacun d'eux le contenu, le poids et le prix. Le tout est ensuite réuni et ficelé en un même paquet, selon le nombre des prescriptions faites dans chaque ordonnance, et qui, en général, sont très polypharmques.

« Dans les pharmacies des petites villes du littoral et de l'intérieur, on distribue aux marins, aux voyageurs et aux indigents, des médicaments préparés à l'avance dans une pièce attenante à la pharmacie. Ces médicaments sont le plus souvent des infusés ou décoctés, des vins médicinaux, des électuaires, des conserves, des pilules, etc., que le malade prend lui-même, soit sur sa demande, soit sur l'indication qui lui en est faite par le pharmacien (1). »

En résumé, la tenue irréprochable de l'officine, la prévenance et l'empressement du chef de la maison envers les malades, les soins minutieux apportés à la confection des médicaments, et enfin le bon état de. drogues et des plantes demandés sont des motifs suffisants pour expliquer la foule des clients qui se presse parfois dans quelques officines des grandes villes chinoises ouvertes au commerce étranger.

L'alchimie, l'astrologie, la magie ont régné dans l'empire chinois plus qu'en Europe ; mais tandis que chez les Occidentaux la saine observation et l'examen approfondi ont fait peu à peu justice de ces éléments, ils sont restés dans les officines de la Chine comme aux beaux temps de la superstition, de la crédulité et de l'ignorance. On est surpris de retrouver encore aujourd'hui dans la pharmacopée en vogue chez les Chinois, les substances les plus étranges et souvent les plus répugnantes.

Grâce à l'impulsion des étrangers, aux relations diplomatiques, nous espérons que le gouvernement chinois, mieux éclairé, marchera dans la voie du progrès, et qu'en rétablissant sur de nouvelles bases l'enseignement de l'ancien collège médical (Tay-y-Yuen) de Pé-king, il exigera de tous ceux qui désirent exercer la médecine (2) et la pharmacie, des études sérieuses, des examens probatoires, et que nul ne pourra exercer sans diplôme.

(1) O. Debeaux, *Essai sur la pharmacie et la matière médicale des Chinois* (1865).

(2) Dans le dernier demi-siècle, les médecins américains et beaucoup de médecins missionnaire ont fait progresser la médecine. En 1887, a été créée l'Association des médecins mis-